

SOIRÉE DE L'ASSOCIATION « NOÛN »

SISTERON – 29 MAI 2009



Otto Pilny. Spectacle dans le désert.

C'est un voyage dans la culture, l'histoire et les sociétés de l'Orient, dans des traditions ancestrales et des représentations en peinture et littérature que nous entamons. Voyage en danse orientale dans son berceau, l'Egypte mais aussi le Maghreb.





Nahania danse à Dougga en 295...

Notons que cette danse a été un moyen de séduction et de résistance au moment de l'occupation par Rome du Maghreb. Une romancière contemporaine tunisienne, Alia MABROUK écrit des romans historiques très prenants. Elle a fait paraître aux éditions Clairefontaine à Tunis, en 2004, *Blés de Dougga*, épisode de l'occupation romaine en 295 : un « fonctionnaire » carthaginois au service de Rome est envoyé à Dougga – il existe toujours de très belles ruines romaines à Dougga aujourd'hui –, pour réunir le blé qui manque à Rome cet été-là. Les notables de la ville essaient d'empêcher sa mission et la fille très belle du seigneur Madeii, le plus influent, le séduit par la danse. Il est invité à une soirée où Nahania danse :

« Les tambourins emplirent la pièce de leur rythme cadencé, un musicien prit une peau de chèvre gonflée et soufflant dedans à travers une petite flûte de roseau en fit sortir un son lancinant et souple que le corps de Nahania épousa avec volupté.

Elle arriva, flamme irisant la nuit, ses pieds effleurant le sol elle fit un tour au milieu des tables pour saluer l'assistance ; le tissu de son habit était si fin qu'à travers sa transparence apparaissait la danse de ses jambes fuselées dans le tourbillon des jupes. Un bras levé à la hauteur des yeux comme par pudeur, l'autre vers l'avant à la recherche de celui qui serait l'élus, ses longs doigts ondulaient telle une voile lâchée dans le vent.

Les tambourins accélèrent leur cadence et ses hanches maintenues par un foulard serré ondoyèrent lascivement. Les deux mains réunies sous la nuque, elle releva sa chevelure sur le sommet de sa tête, son dos se cambra, elle descendit bas vers l'arrière, dressant ses seins. Son buste gracie s'offrait, une jambe s'avança relevant la jupe, un pied menu pointa, une dernière salve, des soupirs. Les dames durcirent leur regard tandis que leurs compagnons, les yeux mi-clos, émettaient des sons rauques en faisant rouler leur tête d'une épaule à l'autre. »

Le fonctionnaire collaborateur de Rome est évidemment séduit mais ignorant des codes, il confond danse et prostitution et il sera rudement rappelé à l'ordre et moqué par Nahania : « Comment sont-elles les femmes de Carthage ? Ne peuvent-elles pas danser sans que tu te mettes en transe ? »

L'Islam et la civilisation Arabe, qui opérèrent la conquête de la Syrie, de l'Egypte et du Maghreb au VII^e siècle, du sud de l'Espagne au VIII^e siècle, de la Perse et d'une grande partie de l'Inde au IX^e siècle furent le détonateur de la propagation de la culture orientale, de la danse et des échanges avec l'Occident. Les grands califats Omeyyades et Abbassides firent énormément pour la promotion des arts et instaurèrent un système de mécénat pour les artistes et les danseuses.

Morgiane danse pour sauver Ali Baba...

On sait que c'est avec la traduction des *Mille et une nuits* d'Antoine GALLAND que la France puis l'Europe découvrent la danse orientale, danse de séduction, provoquant fantasmes et rêves masculins se lovant dans les voiles, les arabesques du corps féminin et sa lascivité. Plusieurs allusions y sont faites dans les contes de Galland et tout particulièrement dans l'un des contes qui a fait, en partie, la fortune du recueil jusqu'à aujourd'hui, *Ali Baba et les quarante voleurs*. Tout le monde connaît l'histoire mais relisons le passage consacré à la danse. On se rappelle, dans *Les Nuits*, qu'Ali Baba est un brave type prêt à s'enrichir sans prendre trop de risques et très confiant jusqu'à la bêtise. Et comme souvent dans *Les Nuits* aussi, c'est une femme qui détient intelligence et savoir et qui exerce son pouvoir sans paraître le faire. Morgiane a déjà sauvé son maître de la mort par deux fois ! Jamais deux sans trois, n'est-ce-pas ? On s'achemine vers le dénouement du conte et la récompense qui attend l'esclave Morgiane. Le capitaine des voleurs s'est déguisé et, trompant Ali Baba, s'est fait

invité par lui car son but obsessionnel est de le tuer. Mais Morgiane veille et monte sa stratégie quand elle reconnaît qui est le faux marchand.

« Au lieu de souper, Morgiane qui avait pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui laissa pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, et se ceignait d'une ceinture d'argent dorée, où elle attacha un poignard dont la gaine et la poignée étaient de même métal, et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : « Abdalla, prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte notre maître, et ami de son fils, le divertissement que nous lui donnons quelquefois le soir. »

Abdalla prend le tambour de basque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, et il entre dans la salle. Morgiane, en entrant après lui, fait une profonde révérence d'un air délibéré et à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savait faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba voulait parler, il cessa de toucher le tambour de basque. « Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba. Cogia Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera. » [...]

Cogia Houssain, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba se soit abstenu, fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisait plaisir, ne pouvait pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba et Cogia Houssain avaient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque, et l'accompagna de sa voix, sur un air à danser, et Morgiane qui ne cédait pas à aucun danseur ou danseuse de profession, danse d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnait ce spectacle, dont il n'y avait peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément, et de la même force, elle tira enfin un poignard, et en le tenant à la main, elle en dansa une, dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvements légers, par les sauts surprenants, et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même dans le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla, de la main gauche, et en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et des danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane : Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Cogia Houssain qui vit qu'elle allait venir aussi à lui, avait déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettait la main, dans le moment que Morgiane avec un courage digne de sa fermeté et de sa

résolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie. »

Avec le déclin de la civilisation musulmane, l'occupation française (1798-1805) et la colonisation anglaise à la fin du XIX^e siècle (1882-1922), le statut des danses professionnelles se dégrada. Certaines danseuses furent montrées dans les foires internationales où étaient reconstitués les cafés chantants algériens, les théâtres égyptiens et les palais persans. Sortie de son contexte culturel, la danse perdit de son authenticité.

Une autre terre est occupée durablement par une puissance de l'Europe : l'Algérie. Et la fascination de la danse dans le milieu colonial et dans les milieux de la prostitution offre des spectacles pour Européens avides d'exotisme.

Fathima-Zohra danse au début du XX^e siècle dans le Sud algérien...

Isabelle EBERHARDT puise à la même source exotique mais avec un autre regard et une autre tonalité. On sait que cette jeune femme, journaliste, d'origine russe et qui a sillonné le Sud de l'Algérie en cavalier arabe, a été fascinée, durant sa vie courte et intense dans le Sud (elle meurt à 27 ans), par la population qu'elle pouvait côtoyer étant donné le mode de vie qui était le sien : les légionnaires, goumiers et mokhazni d'une part et de l'autre les prostituées. Dans sa nouvelle « Danseuse » (écrite à Aflou en décembre 1903) *Notes de route – Maroc-Algérie-Tunisie*, Actes Sud), elle campe le portrait tragique de Fathima-Zohra.

« Un long voile de gaze mauve, transparente, pailletée d'argent, jeté sur un foulard de soie vert tendre, encadrant un visage pâle, ovale, ombrant la peau veloutée et l'éclat des longs yeux sombres ; dans le lobe délicat des oreilles, deux grands cercles d'or ornés d'une perle tremblante, d'un brillant humide de goutte de rosée ; sur la sveltesse juvénile du corps souple, une lourde robe de velours violet, aux chauds reflets pourpres et, pour en tamiser et adoucir le luxe pompeux, une mince tunique de mousseline blanche brodée. Finesse des poignets, chargés de bracelets d'or et d'argent ciselé, où saignant des incrustations de corail ; attitudes graves, sourires discrets, beaucoup de tristesse inconsciente souvent, geste lents et rythmés, balancement voluptueux des hanches, voix de gorge pure et modulée : Fathima-Zohra, danseuse du Djebel-Amour. [...]

Touhami ould Mohammed, fils du caïd des Ouled-Smail, avait transplanté là Fathima-Zohra, fruit savoureux des collines de pierre rose du Djebel-Amour. [...]

Sous les voûtes basses, blanchies à la chaux, des lampes fumeuses répandent une faible clarté, laissant dans l'ombre les angles de la salle.

Des nomades vêtus de laine blanche, des spahis superbement drapés de rouge, des mokhazni en burnous noir, s'alignent le long des murs, accroupis sur des bancs. Silencieux, attentifs, ils écoutent, ils regardent. Parfois un œil s'allume, une paupière bat, le désir pâlit un visage.

La « rhaïta » bédouine pleure et gémit, tour à tour désolée, déchirante, haletante, râlant... Comme un cœur oppressé, le tambourin accélère son battement, devient frénétique et sourd... Des fumées de tabac, des relents de benjoin, alourdissent l'air tiède.

Parée comme une épousée, toute en velours rouge et en brocart d'or, sous son long voile neigeux, Fathima-Zohra danse, lente, onduleuse, toute en volupté. Ses pieds glissent sur les dalles, avec le cliquetis clair des lourds « khalkhal » d'argent, et ses bras grêles agitent, comme des ailes, deux foulards de soie rouge. La lueur douteuse des lampes jette des traînées de sang, des coulées de rubis, dans les plis de la tunique de la danseuse.

Mais Fathima-Zohra ne sourit pas. Elle reste pâle, muette, avec un regard sombre. Et cependant elle danse, allumant les désirs de tous ces mâles dont l'un sera son amant pour cette nuit. Mais en elle rien ne vibre, rien ne s'émeut...

Un matin trouble de fin d'automne, sous la pluie, une troupe d'hommes en loques, montés sur des chevaux fourbus, a traversé, maussade et silencieuse, le village...

Et l'un d'eux a conté comment Touhami ould Mohammed mourut par une soirée néfaste de Ramadhane, dans un défilé désert du Mogh'rib lointain. »

Le contexte colonial dans ses différentes modalités – occupation du pays, protectorat ou mandat – ne favorisa pas la préservation de cet art ancien.

La danse, aujourd'hui...

La danse demeure néanmoins dans tous les pays d'Orient une expression essentielle pour les femmes. Et de nombreuses créatrices font de la danse le centre même de la libération profonde de la femme. Libération qui se danse jusqu'à la mort dans la nouvelle de Maïssa Bey et libération qui se danse dans une explosion de vie dans le film *Satin Rouge*.

La romancière algérienne, Maïssa BEY, dans une de ses nouvelles (1998), donne cette fonction libératrice au risque de la vie à son personnage qui n'a pas d'autre issue. Algérie des années 90 : une jeune femme, nouvellement mariée est étroitement surveillée par son mari qui l'enferme à clef quand il doit sortir et la couvre entièrement d'un djelbeb quand il veut bien la sortir. A sa manière, elle prend la clef des champs...

« Elle se lève. Au centre exact de la chambre, elle ôte un à un tous ses vêtements.

Elle est nue.

Elle déroule ses jambes en arabesques lentes et dans ses hanches ondulent encore les airs triomphants de sa jeunesse. De ses mains de magicienne s'échappent des oiseaux en frissons légers et leurs ailes lui caressent doucement le visage.

Quand il n'est pas là, elle danse.

Au bord du jour qui tombe des fenêtres, la lumière dérive et traîne ses écharpes blafardes sur les murs.

Un à un, elle a ôté ses vêtements et de ses cheveux ruisselants, elle se fait un voile de ténèbres.

Les fenêtres sont hautes et les portes sont fermées. Il la croit prisonnière. Il a mis des barreaux sur ses rêves et des boulets à sa vie. Chaque matin, il emporte les clés avec lui. Il ne revient qu'à la nuit.

Il ne sait pas, non, il ne sait pas que par ce seul geste il la délivre. Quand il n'est pas là, elle danse, et le jour lui appartient. La nuit aussi parfois. Quand, tout près de lui, ses songes la déchaînent. Sa main qui glisse l'emporte et ses doigts tracent les chemins ensoleillés de ses voyages.

Redis-moi encore, mon âme, ces mots plus légers qu'un souffle, nous allons si tu veux nous perdre, suis-moi, je saurai où te mener.

Les yeux ouverts, elle guette sur le sol la lente reptation du jour qui commence et se glisse sans bruit à travers les barreaux dressés aux fenêtres.

Elle arrache de son corps les oripeaux tissés de mensonges et de simulacres, et se revêt de soie diaphane et de délires. Invisible et plus légère qu'une bulle, elle s'envole au-dessus des villes peuplées d'hommes aveugles et de chiens couchants. Elle est de feuilles et de fleurs dans la lumière verte qui fait trembler les aubes frileuses et se défait en tourbillons graciles jusqu'à n'être plus que l'instant extrême du plaisir.

[...]

Un jour, dit-elle, je partirai.

Les fenêtres sont hautes et les portes sont fermées. Les bruits de la ville tout près, de l'autre côté des murs. Les femmes qui portent des robes légères, de l'autre côté des murs. Les hommes qui marchent, le bruit de leurs pas lourds qui martèlent les heures étales, le halètement des chiens, le grondement lointain et inlassable dans les artères de la ville, la palpitation lente des jours qui se confondent, la nuit qui tombe de tout son poids, l'espoir farouche, l'espoir dressé au centre de son être, oui, un jour je partirai.

Elle attend maintenant. [...]

Elle n'a pas oublié, elle n'a rien oublié des rues de la ville. [...]

Maintenant, toutes les fenêtres sont fermées, mais l'odeur se glisse parfois jusqu'à elle, comme un appel, comme un ailleurs toujours possible. [...]

Patience mon âme le jour dessinera bientôt pour nous les cartes de nos dérives, et nous irons à notre tour sous le soleil. [...]

N'aie pas peur mon âme, plus jamais nous n'aurons peur, le jour se lève à présent, les portes se sont ouvertes, vois comme le jour s'étire dans l'aube à peine trempée de lumière. [...]

Seule sur le chemin, elle danse. La terre s'effrite sous ses pieds nus, suis-moi, mon âme, nous serons bientôt arrivés.

Elle est libre enfin, et son désir s'éparpille au vent frais, s'en va rejoindre les nuages, elle est libre enfin, et sur sa peau affamée retrouve la caresse violente du soleil, il pénètre en elle, ultime offrande, elle va se donner.

Le goût du sel dans sa bouche. Avant même qu'elle n'atteigne le rivage. L'écho de sa course défait le silence. L'écho de ses pas mutipliés, le tumulte de son cœur, l'envol soudain des oiseaux effrayés, et puis, déjà perceptible, le martèlement des pas juste derrière elle.

Elle court maintenant. Le battement à ses tempes, un autre cœur dans sa tête, le grondement de son sang, flux et reflux au-dedans d'elle... où puiser encore la force de courir, ses jambes sont des morceaux de bois... la force de courir, brûlure de l'air dans sa gorge, fragments minuscules de feu sous ses paupières, tisons de sable rougeoyants, pointes de feu sous ses pieds, s'il vous plaît, laissez-moi courir, sourire à la mer, de toutes mes forces, l'attendrir, qu'elle s'ouvre, qu'elle me prenne, corps déroulé, infiniment... »

